

Centre Pedro-Arrupe
La Compagnie de Jésus
Port-au-Prince, Haïti

Bulletin de Liaison



Vol XIII , no 4

Décembre 2008

50 gourdes

Table des matières

Nouvelle Évangélisation

René Latourelle s.j page 3

Vie religieuse et formation (III)

Le «grand» projet et l'appel

par André Charbonneau s.j page 17

Conseil de rédaction

André Charbonneau s.j.

Donald Maldari s.j.

Gilles Beauchemin s.j.

Rédaction

Centre Pedro-Arrupe,

CP 1710

HT 6110 Port-au-Prince, Haïti (W.I.)

Téléphone: (509) 2245-3132

Courriel: gillesbeaucheminsj@hotmail.com

Site Internet: <http://liaison.lemoyne.edu>

Les articles des numéros antérieurs sont
accessibles à ce site Internet

Nouvelle évangélisation ¹

René Latourelle s.j.

Dans le langage courant, les termes de seconde évangélisation, réévangélisation, nouvelle évangélisation, sont considérés comme interchangeable. Or si nous sommes plus attentifs à la réalité que recouvre chacun de ces termes, nous constatons qu'ils ne sont pas de purs synonymes.

Les termes de seconde évangélisation ou de réévangélisation se réfèrent, au début, à l'Europe entière et à l'Occident, pour désigner des populations qui ont été façonnées par l'Évangile, qui ont vécu de son esprit et de ses valeurs, mais l'ont peu à peu délaissé pour sombrer dans l'indifférence et un néo-paganisme. L'expression s'adresse d'abord à l'Occident, invité à retrouver ses racines et sa vocation chrétienne.

Jean-Paul II, s'adressant aux présidents des conférences épiscopales d'Europe, en 1986, parle aussi «d'une nouvelle qualité d'évangélisation», faisant ainsi allusion «aux mutations profondes et complexes d'ordre culturel et politique, éthique et spirituel» de la société contemporaine». Plus que de *pure* répétition de la première évangélisation, il s'agit cette fois d'un *nouveau type d'évangélisation* qui sache proposer à l'homme contemporain l'identique message du Christ, mais *actualisé*, dans un contexte multiculturel et multireligieux. Pour plus de clarté, caractérisons chacune des réalités en cause.

Première évangélisation

La première évangélisation s'adresse à des groupes qui n'ont jamais entendu la Bonne Nouvelle du salut. Les prototypes de cette première évangélisation sont connus : saint Paul, saint Irénée, Clément d'Alexandrie et Origène dans le monde grec, saint Patrice pour l'Irlande, saint Rémi de Reims pour les Francs, saints Cyrille et Méthode pour les peuples slaves, saint François Xavier pour Malaka, l'Inde et le Japon, les Jésuites de la Nouvelle-France pour les Amérindiens.

Cette première évangélisation s'adresse à des groupes relativement homogènes, appartenant aux religions traditionnelles. Leur cohésion vient de leur parenté commune, de leur attachement à la terre et aux traditions ancestrales. Cette évangélisation, apparemment plus facile, l'est de moins en moins, surtout depuis que les peuples indigènes, notamment en Afrique et en Amérique, prennent conscience de leur culture et de leurs valeurs propres, plus fraîches et moins corrompues que celles du monde occidental.

Cette première évangélisation se révèle particulièrement difficile dans les pays de grande culture et de longue tradition, comme l'Inde, la Chine, le Japon, et dans les milieux islamiques. Ces

¹) Bulletin de Liaison, Vol XIII, Octobre 2008, pages 3-15. Centre Pedro-Arrupe, La compagnie de Jésus, Port-au-Prince Haïti. L'auteur a traité des sujets suivants dans les Bulletins de Liaison antérieurs: Décembre 2005, pages ...: *Le témoignage chrétien*. – Décembre 2006, pages 3-17: *Une réalité négligée: la Révélation*. -- Juin 2007, pages 3-21: *Les traits spécifiques de la Révélation chrétienne*.

collectivités, malgré des siècles d'activité missionnaire, ne considèrent pas la foi chrétienne comme nettement supérieure à leur expérience religieuse multiséculaire, axée sur l'intériorité et sur une sagesse dont l'Occident semble incapable.

Dans tous ces cas, une évangélisation soucieuse d'inculturation, ne peut faire l'économie des étapes suivantes. Dans un premier temps, l'action missionnaire consiste à écouter, à observer, à s'efforcer de comprendre la culture rencontrée. Le missionnaire se fait *autre* pour accueillir tout ce qu'il y a dans cette culture de bon, de recevable, suivant l'unique critère de la conformité à l'Évangile. Tout ce qui est conforme à ce critère (par exemple : le culte des morts, la croyance à une survie, à un être supérieur, le respect de la nature) peut être conservé, tel qu'il s'exprime dans le code de la culture. L'évangélisateur cherche des vestiges de Dieu et des *entrées pour l'Évangile*. Dans ce premier temps, le missionnaire reçoit plus qu'il ne donne.

Dans une deuxième étape, à l'exemple du Christ, qui a assumé la culture de son temps en corrigeant ce qui était dévié ou perverti, l'activité évangélisatrice consiste à détecter les incompatibilités absolues (situations de violence, d'injustice, d'oppression) pour amener la culture à les éliminer. Dans les cas d'incompatibilité relative, il s'agit simplement de corriger ou de réorienter la culture. C'est à ce niveau que les erreurs de discernement sont les plus fréquentes. Ces erreurs sont légion, comme l'atteste l'histoire des missions.

La troisième étape consiste à proclamer ouvertement l'Évangile comme message de salut pour toutes les nations. Cette annonce, les missionnaires l'ont faite suivant les méthodes de l'époque et les normes sévères de l'Église, avec un radicalisme qui heurtait souvent les indigènes. Mais les meilleurs d'entre eux ont confessé leurs limites, voire leurs erreurs, et modifié leur pédagogie pour s'adapter à la réalité.

Dans une dernière étape, l'accueil de l'Évangile se prolonge normalement par l'entrée dans la communauté ecclésiale et la sacramentalisation. A ce moment, la foi inculturée se développe suivant son dynamisme spécifique et trouve à s'exprimer dans un langage original. La culture évangélisée devient elle-même créatrice. Bien plus, d'évangélisée, elle devient elle-même évangélisatrice : c'est le cas de l'Amérique latine qui compte plusieurs milliers de missionnaires répartis sur tous les continents. Ainsi, l'Évangile apporte de l'inédit dans la culture, et la culture évangélisée à son tour apporte du neuf à la richesse de l'Évangile.

Nouvelle évangélisation au niveau des individus

Quand nous parlons de «nouvelle évangélisation», nous pensons aux nations qui ont été christianisées et qui ont vécu, durant des siècles, des valeurs chrétiennes solidement implantées. Il s'agit de cette foi qui a produit ces chefs-d'œuvre d'humanité que sont les saints et les martyrs; d'une foi qui a fait surgir des milliers de monastères et d'abbayes, dont les membres ont essaimé sur tous les continents; qui a nourri l'enseignement des collèges et des grandes universités d'Europe et d'Amérique; d'une foi qui a suscité ces géants de la théologie qui s'appellent Bonaventure, Thomas d'Aquin, Robert Bellarmin, Pierre Canisius, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, sans oublier les théologiens du XXème siècle, qui nous ont valu Vatican II.

Or ces mêmes chrétientés présentent aujourd'hui le paysage d'un champ de ruines, comme si un ouragan nucléaire avait tout détruit et pulvérisé. Les populations de l'Ancien Occident vivent dans un air privé d'oxygène, où l'on meurt dans l'indifférence et le vide religieux. Les survivants, restés fidèles, sont condamnés à la marginalisation ou, pire encore, ridiculisés par les médias.

Le plus grand défi de l'Occident, c'est «l'indifférence religieuse du premier monde (...) On se trouve parfois devant un vide total» (Peter-Hans Kolvenbach). Il s'agit en effet d'un abandon total des valeurs chrétiennes, remplacées par les puissances de l'argent, du pouvoir, de la drogue, du sexe. Seul subsiste un vague souci de transmettre à nos descendants une planète encore habitable.

Le partenaire de la nouvelle évangélisation, c'est *l'indifférent*, à savoir l'homme qui est passé en deux siècles du régime d'une religion, en apparence ferme et enracinée, à la contestation, puis de la contestation à l'émancipation, et enfin à l'indifférence. Cette crise de l'Occident révolté, amer ou déçu, est la crise de toute une civilisation façonnée par le christianisme, mais devenue d'une ignorance stupéfiante, qui ne voit plus ce que le christianisme pourrait lui apporter, car elle ne comprend même plus ce qu'il est pour l'homme, à savoir la seule interprétation authentique de son existence. On se trouve face à un manque total d'intérêt pour les questions religieuses, à une évacuation de la dimension même de la religion.

Je ne trace pas ce portrait de l'indifférence par souci morbide d'étalage, mais pour illustrer le contexte immédiat de la nouvelle évangélisation au niveau des personnes. Un nouveau type d'homme est apparu, caractérisé par le rejet de l'Église et de toute tradition, qui vit dans une indifférence léthargique, pire que l'agressivité, car rien ne la trouble .

A ce premier groupe des indifférents *caractérisés*, il faut en ajouter un autre : celui des *chrétiens anémiques*, guettés par l'indifférence. Ils se disent encore croyants, mais leur foi est à peine vivante. Ils ont conservé des contacts sporadiques avec l'Église : fêtes de Noël et de Pâques, souvent commercialement récupérées; rites de passage plus ou moins retenus : baptême, mariage, funérailles. Ce minimum se réduit souvent aux funérailles. La foi manque de racines; elle est restée à un stade infantile, faute d'intériorisation et de motivation. La foi initiale n'a pas été raffermie par une expérience personnelle du Christ; elle n'a pas été nourrie par les sacrements; elle n'a pas reçu le soutien d'une communauté proche et vivante. Le chrétien anémique ne peut vivre longtemps de cette demi-vie : il glisse vers l'indifférence ou se laisse happer par les sectes.

Le partenaire «pluriel» de l'évangélisation

Comme si cette rencontre avec l'indifférence ne suffisait pas à qualifier la nouvelle évangélisation de généreuse utopie, elle doit encore affronter un *pluriel* plus dangereux, parce que omniprésent et difficile à identifier, à savoir le *pluralisme multiforme* de la société occidentale.

Dans une même nation, dans une même ville, voire dans une même paroisse, coexistent toutes les religions : christianisme, bouddhisme, hindouisme, islam, comme aussi toutes les formes de christianisme dérivées de la réforme protestante, dans ses structures les plus intransigeantes, tel le fondamentalisme, ou les plus libérales, représentées par Bultmann. A ces religions

historiquement définies, s'ajoutent les sectes, qui prolifèrent par milliers, minuscules et fermées, ou dévorantes et acharnées. Le Nouvel Âge est la marmite où bouillonnent religions, cultures et sciences occultes, où chacun puise ce qui lui plaît, étant d'abord entendu que les forces cosmiques anonymes remplacent tout Dieu personnel.

A ce pluralisme religieux s'ajoute le pluralisme culturel, engendré par les migrations massives des peuples, imposées ou choisies. Maints pays d'Occident (France, Allemagne, Angleterre, États-Unis, Canada) ont subi une telle métamorphose, par suite de cet afflux culturel, qu'ils sont menacés de perdre leur identité première. Ces ethnies arrivent avec leur culture et religion d'origine; même les cultures chrétiennes (Portugais, Italiens, Hispanophones d'Amérique centrale ou d'Amérique du sud) vivent un christianisme déjà inculturé que nous devons respecter.

Tous ces «pluriels», en interaction continue, tendent à placer sur un pied d'égalité tous les points de vue et toutes les religions. Le spécifique chrétien est aboli. Toutes les religions se valent. Le christianisme n'est qu'une voie de salut parmi tant d'autres aussi valables. On en arrive ainsi à un christianisme aplati, délavé, insignifiant à force de vouloir retenir ses fidèles en dérive : bref, une sorte de planète perdue dans la galaxie des religions, des sectes et des idéologies.

Conditions d'évangélisation

Nous nous plaçons cette fois du côté de l'évangéliste

1) Le témoignage de la vie

La condition première et indispensable, face aux groupes décrits plus haut, est celle *du témoignage d'une vie en accord avec le message du Christ*. La puissance du témoignage tient à sa discrétion même. Il n'exhorte pas, il ne violente pas. Il se contente d'exister *et de faire voir* une vie qui a trouvé tout son sens dans les valeurs chrétiennes : bref, *l'Évangile prêché dans l'Évangile vécu*. Cette vue peut inviter les chrétiens anémiques à la relecture d'une foi assoupie ou mal éclairée. Une catéchèse, ressourcée et soigneusement préparée, pourra faire surgir un nouveau printemps. Auprès des indifférents et des dissidents, le témoignage, qui peut se prolonger dans le temps, doit s'accompagner de prière, de beaucoup de prière car, en définitive, seul Dieu peut changer les cœurs. Le témoignage lui-même n'est pas assuré de réussir, mais il reste la seule voie d'approche pour établir un contact, un accueil et peut-être un début de dialogue. (Cf. René Latourelle, *Le témoignage chrétien*, dans *Bulletin de liaison*, t. 10. no 1 (2005) 31-43).

2) Retour à l'esprit du Concile

L'Église elle-même a pris l'initiative de cette nouvelle évangélisation, à Vatican II, par la plus vaste opération de réforme jamais accomplie en son sein. Pour la première fois, à une crise de dimension planétaire, l'Église a répondu par un Concile de dimension planétaire. Le Concile a voulu une Église ressourcée et en dialogue avec le monde contemporain; bien plus, il a été lui-même une Église en exercice de dialogue avec le monde et avec les sciences, avec les autres cultures, avec les autres religions et les autres communautés chrétiennes. Il est vrai que Vatican II a été un point de rattrapage après des siècles de retard, mais aussi un point de départ vers de nouveaux horizons, une disposition d'ouverture face aux mutations d'une société soumise elle-

même à des défis sans précédent. Des traits du Concile ont pu vieillir, mais ses attitudes de dialogue, de service, de quête de sens n'ont rien perdu de leur actualité.

3) Une évangélisation adaptée à la société présente

J'ai déjà présenté les traits de cette société : désabusée, éclatée, indifférente, moralement décadente. Ce contexte général se retrouve, avec des variantes, d'un continent à l'autre, d'un pays à l'autre. La nouvelle évangélisation ne saurait donc suivre un modèle uniforme. Il lui faut s'adapter, au niveau du langage et de la présentation, aux conditions de chaque milieu : c'est ce à quoi s'appliquent les conférences épiscopales et les synodes diocésains.

La nouvelle évangélisation ne saurait encore moins reproduire le modèle catholique de la Contre-Réforme, à l'époque du protestantisme. Car si les racines judéo-chrétiennes sont communes aux deux époques, il existe aujourd'hui au moins quatre facteurs qui nous en séparent et nous en distinguent : (a) les acquis de la science; (b) l'expérience de la démocratie pluraliste; (c) la mondialisation; (d) la coexistence de plusieurs cultures et de plusieurs religions sur un même territoire.

Le Concile a déjà reconnu tout ce qu'il doit à la société du progrès moderne (GS 44). Il reconnaît également que si la communauté politique et l'Église sont indépendantes l'une de l'autre, elles travaillent toutes deux «au service de la vocation personnelle et sociale de tous les hommes. Elles exercent d'autant plus ce service...qu'elles exercent une saine collaboration» (GS 76). A cet égard, la démocratie, en favorisant la libre expression des idées et des convictions, permet à une Église qui se veut en dialogue, de dialoguer elle-même au bénéfice de l'Évangile, à l'extérieur comme au dedans, sous forme de consultation et de concertation, incluant clercs et laïcs. S'il est vrai que la nouvelle évangélisation ne peut plus compter sur une culture de soutien comme autrefois, qu'elle doit même souvent affronter une culture d'opposition et d'indifférence qui relativise toutes les croyances, la culture pluraliste peut toutefois offrir à l'évangéliste la possibilité d'annoncer l'originalité et la spécificité du message chrétien.

4) Nécessité absolue d'identifier le spécifique chrétien

C'est au niveau du pluralisme religieux - dialogue interreligieux et dialogue œcuménique - que surgit la plus grave difficulté de la nouvelle évangélisation. La tentation est grave, en effet, sous prétexte de favoriser le dialogue et de rendre le christianisme acceptable par tous, d'en émousser les arêtes et d'en détruire l'unicité, pour en arriver à un dénominateur commun, affadi jusqu'à l'insipidité. Les faits l'attestent : à cette tentation n'échappent ni les simples fidèles ni les théologiens.

Il faut le déclarer haut et clair : un dialogue avec les membres des autres croyances exige de l'évangéliste chrétien un approfondissement de sa propre foi et de son engagement, car un vrai dialogue ne saurait s'établir qu'entre personnes solidement enracinées dans leur propre identité. Cet approfondissement exige un *recentrage sur la personne et le mystère du Christ*.

On considère souvent comme un acquis cet approfondissement du «spécifique chrétien». Là est le piège de la nouvelle évangélisation. Pour ne pas rester dans le vague, indiquons ce que nous entendons par le «spécifique chrétien».

La nouvelle évangélisation suppose au départ une théologie de la *révélation* qui souligne sans ambiguïté son double caractère d'historicité et d'Incarnation : ce qui permet déjà de l'identifier et de la distinguer des autres religions qui se disent révélées. La révélation chrétienne s'effectue dans un événement ponctuel et contextualisé, dans la chair et le langage de Jésus Christ, Fils de Dieu et Seigneur, égal au Père, seul Sauveur de l'humanité, et non un sauveur parmi les autres, Révélateur et Révélé, Objet de foi comme Dieu lui-même. La grande pierre d'achoppement de l'homme contemporain, c'est l'Incarnation. Toute atteinte à ce mystère central de l'irruption dans notre histoire du Verbe fait chair, détruit aussitôt la spécificité chrétienne. A ce mystère de la divinité du Christ, Verbe incarné, se rattache le mystère central du christianisme : la Trinité.

Si le Christ est la Plénitude de la Révélation, Dieu-parmi-nous, il s'ensuit qu'il est la seule interprétation de toutes les formes de salut, antérieures, contemporaines et ultérieures à sa venue historique. Seul le Christ rend possible la parfaite interprétation même de l'Ancien Testament, comme aussi de toutes les expériences religieuses de l'humanité.

On ne saurait instaurer un dialogue interreligieux, ou un dialogue avec les sectes, les distants et les indifférents, sans un point de référence et un critère de discernement qui ne saurait être que le Christ. Sinon, l'évangéliste lui-même ira s'échouer dans un christianisme sans visage, ou dans le syncrétisme. Il doit avoir un contenu ou, mieux, Quelqu'un à proclamer. Il doit être *expert* en la connaissance du Christ, par une étude exigeante, comme aussi par une connaissance savoureuse acquise dans la prière. Or, dans maintes rencontres où il est question de nouvelle évangélisation, on parle souvent plus de structures que de contenus, ou si l'on parle de Jésus Christ qu'il faut *dire*, le discours est beaucoup plus bref quand il s'agit d'*explicit* ce dire.

Sans une solide théologie de la révélation, de la christologie, de l'ecclésiologie et de l'anthropologie, telle qu'elle est esquissée dans les quatre grandes Constitutions du Concile, la nouvelle évangélisation ne sera qu'un second vernissage, aussi vite défraîchi que le premier. Cet approfondissement du mystère chrétien s'adresse non seulement aux professionnels de la théologie et de l'exégèse, mais aussi à tous les pasteurs, dans leurs homélies, à tous les agents de catéchèse ou de pastorale et à tous les laïcs responsables de l'enseignement religieux. A cet égard, le recyclage, ou la formation continue, n'est pas l'objet d'un vœu pieux, mais une exigence même de la nouvelle évangélisation en contexte de pluralisme culturel et religieux.

5) une évangélisation traversée par le mystère pascal

Le but de la nouvelle évangélisation est d'aider une société qui a trahi le Christ, à renouer avec lui. Or, nous le savons par l'expérience de maints peuples, ce retour est long et mortifiant. Les artisans les plus passionnés du dialogue avec les distants et les indifférents, font tous les jours l'expérience de leurs limites, de leur incapacité d'entamer certaines résistances. La nouvelle évangélisation ne doit pas compter sur des changements spectaculaires, engendrés par l'infailible efficacité des changements de structures. Les délais, les épreuves et les échecs font aussi partie de

l'histoire du salut. Le Christ, le premier, a connu cette brûlure de l'échec apparent. C'est ici qu' il faut se retourner vers une théologie du mystère pascal.

Nous ne savons pas les germinations qui s'opèrent au fond des cœurs. Mais nous savons que l'amour est plus fort que la mort. Nous semons dans la peine, conscients que nous ne verrons peut-être jamais le couronnement de nos efforts. Les parents qui éduquent leurs enfants et les enseignants qui en prennent la relève, ne connaîtront peut-être que la révolte et l'éloignement du prodigue, mais ils espèrent : *ils se fient à Dieu, ils se confient en lui*. Les artisans de la nouvelle évangélisation doivent s'y engager avec l'intrépidité des premiers apôtres et l'espérance de Paul qui *espère contre toute espérance*.

L'Église ne peut pas *dire Dieu* autrement que le Seigneur l'a fait. Elle commence par l'écoute, par la marche silencieuse, comme le Christ aux côtés des disciples d'Emmaüs. Le dialogue débouchera peut-être un jour, ...mais le dialogue n'épuise pas la rencontre. Un jour, le pain rompu, les bras étendus, le flanc percé, l'épuisement de la parole dans le silence de la mort finiront par vaincre les ultimes résistances. Laissons à Dieu de se manifester à son heure qui n'est pas la nôtre. A nous, il est demandé seulement d'écouter, de dialoguer, de soutenir, d'annoncer, de témoigner et d'espérer. En définitive, le gagnant sera toujours l'*Amour*.

René Latourelle, s.j.
Montréal, Centre Vimont.

Vie religieuse et formation (III) ² ***Le «grand» projet et l'appel***

par André Charbonneau s.j.

Le «grand» projet de la vie

Tout être humain désire ou, à tout le moins, voudrait désirer être porteur dans sa vie d'un grand projet. Chacun et chacune, au moins dans sa jeunesse, caresse le rêve de faire quelque chose de grand, qui laisse une certaine trace dans le monde. Réaliser un tel projet demande une longue formation.

Toute formation est une entreprise délicate et exige beaucoup d'attention et de persévérance. Toute formation est porteuse de bien des dimensions dont on doit tenir compte sans jamais oublier qu'elles sont toutes reliées les unes les autres. Cependant tout ne doit pas être mis sur le même pied. Il y a des dimensions importantes, mais qui demeurent secondes. Il y a aussi et surtout une dimension première, le grand projet, qui, elle, ne doit jamais être perdue de vue. Ce qui est dit là est évident et il ne devrait pas être nécessaire de s'y arrêter! Pourtant une telle évidence, dans l'ambiguïté de la vie, devient souvent obscure de sorte que nous ne voyons plus ce qui est premier, cela demeure secret. Évidemment, on fait alors l'expérience d'un malaise. C'est que le «grand projet» ne réussit pas à émerger!

Nous aimerions ici fixer notre attention sur la longue formation des clercs ou des religieux et religieuses. Nous verrons qu'il n'est pas facile de toujours saisir, dans la conduite de la vie, comme premier, ce qui est premier, et de considérer ce qui est second, comme second. On glisse de l'un à l'autre sans même s'en apercevoir, surtout si, ce qui est premier, échappe en grande partie à notre contrôle! On doit au moins s'efforcer de saisir que, dans la formation, il y a des «petits» projets et il y en a «un grand» et que les «petits» projets sont en vue du «grand projet». Ce que nous dirons concerne la formation des clercs, des religieux et des religieuses, mais au fond concerne la formation de toute vie chrétienne, de tout baptisé : le grand projet est le même pour tous, bien que les moyens pour le réaliser puissent être différents.

Les «petits» projets

Aujourd'hui, on s'est habitué, à cause de la complexité de la vie, à poursuivre un grand projet, en le divisant en petits projets. On procède par étapes. Cette manière de faire permet de progresser avec ordre dans la vie et de parvenir ainsi à la réalisation d'un grand projet. On ne voit

²)Bulletin de Liaison, Vol XIII, no 4, décembre 2008, pages 16-31. Centre Pedro -Arrupe, La Compagnie de Jésus. Port-au-Prince Haïti. – Le présent article fait suite à deux articles du même auteur dans le Bulletin de Liaison: mars 2007, pages 23-43: *Vie religieuse et Formation (I). Les étapes* – et juin 2007, pages 22-39: *Vie religieuse et formation(II). Les religieux et religieuses qui ont fait profession*.

pas qu'on puisse penser et agir autrement. Évidemment, à chaque étape, c'est le grand projet qu'on a en tête et qu'on poursuit. L'important, c'est le but poursuivi, le résultat final. Comment pourrions-nous penser et agir autrement?

Dans la formation du clerc, du religieux et de la religieuse, j'appelle «petit projet» chaque étape de la formation dont la durée est limitée: le stage, le noviciat, la philosophie, la théologie. Chacune de ces étapes forme un tout, chacune est porteuse d'un but bien précis et mobilise les énergies de ceux et de celles qui se sont engagé(e)s dans le long processus de formation pour devenir prêtre, religieux ou religieuse. Le responsable de la formation, qui ordinairement varie à chaque étape, prend bien soin de dire aux jeunes qu'il accueille : «Cette étape a beaucoup d'importance et vous devez la prendre au sérieux. Vous ne pourrez pas aller plus loin, si vous ne répondez pas aux exigences de l'étape». Les choses ne sont peut-être pas présentées explicitement de cette manière, mais, en causant avec les candidats, on perçoit que c'est bien ainsi qu'ils comprennent les règles du jeu de chaque étape et dans lesquelles ils doivent «entrer». On ne demande pas au candidat ce qu'il voudrait vivre, on lui présente la formation telle qu'elle est vue dans l'Église ou dans une Église particulière. Le candidat doit comprendre que l'appel qu'il a entendu doit se développer dans cette structure qui jouit, dit-on, de la longue tradition de l'Église. Consacrer sa vie au Seigneur soit comme prêtre soit comme religieux ou religieuse exige un long cheminement qu'une longue expérience a fini par structurer. Le jeune séminariste, la jeune religieuse ou religieux comprennent qu'il doit en être ainsi et ils font tout leur possible pour entrer dans le cadre qui les conduit soit au sacerdoce ou soit à un engagement définitif dans la vie religieuse.

Les étapes de la formation

Le stage fait appel à la créativité. Tout n'est pas prévu à l'avance. Il faut chercher, il faut trouver la manière de procéder qui convient à la tâche qui a été confiée à un candidat. C'est le lieu par excellence pour voir évoluer un jeune, pour le connaître, voir ses possibilités de croissance. À la fin du stage, les formateurs ont un travail délicat à effectuer et se posent bien des questions sur le stagiaire : «A-t-il du dynamisme? Est-il apostolique? A-t-il la pensée de Jésus-Christ? Est-ce que l'Église peut compter sur un tel candidat ou une telle candidate? Est-il sérieux? Est-il persévérant?» En un mot : «Est-il plein de promesses?» Les jeunes savent qu'ils sont suivis, qu'ils sont observés et essaient de répondre de leur mieux aux exigences de la formation. Tout ceci ne se fait pas sans un certain stress. Comment pourrait-on l'éviter? Ordinairement, on est content du stage. On a pris confiance en soi, on a pris conscience de la richesse de sa personnalité. Le jeune sort de son expérience joyeux et plein de dynamisme. Il a le goût de vivre. Il se sent confirmé dans son appel. Bien sûr, tout n'a pas été parfait et le candidat est le premier à le savoir, même si le stage est bien réussi.

Le noviciat est un temps important et on ne cesse de le répéter. L'entrée au noviciat comporte une rupture avec le milieu dans lequel on a vécu. On consacre beaucoup de temps à la prière : il faut apprendre à prier, et surtout développer du goût pour la prière. La liturgie devient le temps fort de chaque jour : le lien avec le Christ mort et ressuscité, c'est la grande priorité! La vie communautaire est aussi un défi. Chaque novice sait qu'il doit développer sa capacité de faire des liens à l'intérieur de la communauté où il vit. L'étude de la règle de l'Institut ou de la Congrégation

prend un long temps. Le novice doit bien voir dans quel style de vie il s'engage. Il y a l'étude des vœux : tout un monde et combien éloigné de notre monde! Il y a aussi les stages faits en dehors du noviciat qui exigent beaucoup de souffle intérieur. À la fin du noviciat, le maître ou la maîtresse des novices aura une difficile décision à prendre : «Qui peut s'engager dans la vie religieuse? Qui semble avoir le potentiel requis pour passer sa vie à l'intérieur de la vie religieuse?» Pour le novice, l'expérience n'aura sans doute pas été facile. Les exigences du noviciat l'ont accaparé totalement, il a tout fait pour répondre à ce qu'on attendait de lui pour continuer la route.

Heureusement, la formation continuera pendant de longues années jusqu'aux vœux perpétuels : il y aura de l'accompagnement spirituel, des révisions de vie, des sessions et d'autres activités qui aideront à la poursuite du projet commencé depuis l'entrée au noviciat. On ne peut qu'admirer le sérieux avec lequel les communautés investissent pour que les profès ou professes à vœux temporaires assimilent, après le noviciat, ce qu'ils ont reçu au noviciat. Tout ceci est excellent. Il serait difficile de faire mieux. Puis c'est l'appel aux derniers vœux. La formation est terminée. On a franchi tous les échelons de la formation. Le «grand projet» est réalisé! Le chemin a été long, on est un peu essoufflé, mais le but est atteint, pense-t-on! Peut-être! Contre toute attente, c'est alors que souvent on se trouve en face d'une réalité décevante et douloureuse : certains profès et certaines professes portent en eux une expérience douloureuse, un certain désarroi : c'est comme s'ils tombaient dans le vide, comme s'il n'y avait plus de projet et comme si on n'avait pas réalisé «le grand projet»! Une certaine déception apparaît.

La Philosophie est une étape de grande importance pour les futurs prêtres. Elle forme un tout qui doit être bien réussi si l'on veut continuer la démarche vers le sacerdoce. Le futur prêtre doit bien connaître le monde dans lequel il vit. Pour cela, les formateurs dans l'Église pensent que la philosophie est un passage obligé : faire une sérieuse réflexion sur l'évolution de la pensée dans le monde, à partir des grands penseurs. Cette réflexion remet bien des certitudes en question. L'étudiant doit s'ajuster et il doit mieux se situer dans ce monde pour vivre à l'intérieur de lui-même une plus grande cohérence. Il se pose bien des questions mais, dans l'ensemble, l'étudiant sort de ses années d'études en philosophie enrichi, capable de réfléchir, de raisonner, il a grandi en maturité. D'une certaine manière, il n'est plus le même : son monde intérieur s'est ouvert et il se sent prêt à continuer son cheminement vers le sacerdoce. Les formateurs, pendant cette période de formation, ont été attentifs à la formation spirituelle des candidats au sacerdoce et ils ont tout fait pour que, pendant cette période d'études, la vie spirituelle continue à être vivante. Le candidat est prêt à passer à une autre étape. Un autre «petit projet» vient de se terminer.

Le théologie, c'est la dernière étape de formation des clercs et des religieux qui deviendront prêtres. La route a été longue et les candidats sentent un peu la fatigue de cette longue formation. Les formateurs, eux, sentent le poids de leur responsabilité. Ils font vraiment tout pour donner aux étudiants en théologie une formation de qualité, tant au point de vue de la connaissance de la longue tradition de l'Église qu'au point de vue de la préparation à l'apostolat. Dans cette période, l'étude de la Parole de Dieu est au cœur de la vie de l'étudiant. La riche réflexion théologique vient éclairer la beauté de la Parole de Dieu. Bien sûr, pendant cette période, comme dans les périodes précédentes, le mystère du Christ Vivant inspire la vie des étudiants, spécialement dans la liturgie. De même, on suppose que l'accompagnement spirituel, maintenu depuis le début de la formation, continue d'animer la vie spirituelle de l'étudiant en théologie. Puis, ce sera le passage aux ordres.

Il ne me semble pas juste de dire que la formation a été mauvaise. Ayant déjà fait partie d'un comité chargé de la formation des futurs prêtres, j'ai été fort impressionné par le sérieux des formateurs. Avec les lumières qu'ils avaient, ils ont vraiment fait tout pour bien former les candidats que le Seigneur avait appelés.

Pourtant, encore ici, on constate que la formation au sacerdoce, même si elle est de qualité, ne permet pas d'éviter une crise chez les jeunes prêtres. Une fois la formation terminée, il y a souvent un certain vide, un vide difficile à définir, un malaise, une déception. C'est comme si on n'avait pas trouvé ce qu'on cherchait. Bien prétentieux celui qui pourrait se présenter en affirmant qu'il connaît les causes de ce malaise ou de ce que l'on pourrait appeler **la cause de la crise**. Tout ce qu'on peut faire, c'est de réfléchir et apporter un point de vue qui pourrait permettre de voir un peu plus clair. Peut-être! C'est ce que j'aimerais faire, en toute simplicité. Devant des questions si difficiles et si complexes, l'humilité est un bon chemin.

«Le grand projet»

Est-il vrai que le «grand projet» est réalisé à la fin de la formation des religieux et des religieuses, quand on a prononcé ses derniers vœux? De même, est-il vrai que le «grand projet» est vraiment réalisé lorsqu'un candidat reçoit les ordres à la fin de sa formation? Est-il vrai de dire que chacune des étapes de la formation conduit progressivement à la réalisation du «grand projet» dont on a rêvé? A-t-on bien compris ce qu'est «le grand projet»? C'est sur ce point précis que nous aimerions réfléchir.

Quand un jeune frappe à la porte du noviciat ou du grand séminaire, c'est qu'il a entendu, dit-il, «un appel». Les responsables essaient, dans de longues conversations, de percevoir l'authenticité de l'appel reçu. Je connais des formateurs qui passent de longues heures à discerner la qualité de l'appel de ceux qui viennent les voir. Ces responsables saisissent que l'appel de Dieu est premier : c'est Dieu qui, dans l'intimité de chacun, parle et appelle. Les spécialistes, eux, sont chargés de percevoir la véracité de l'appel. L'appel de Dieu est premier et il exige un discernement sérieux. On ne pourrait s'engager dans une longue formation sans avoir reçu un appel.

Ce qui me frappe dans ce processus, c'est que le **point de départ** de la vie religieuse ou de la vie sacerdotale soit **centré** si fortement **sur l'appel** et, une fois qu'on a détecté l'authenticité de l'appel et qu'on a admis quelqu'un au séminaire ou au noviciat, on ne parle plus tellement de l'appel, sauf pour rappeler qu'il est le point de départ de la vocation. C'est comme si **la structure** prévue pour la formation des candidats ou candidates **prenait le relais de l'appel** : on a souvent l'impression que ce serait à travers la structure de la formation que Dieu maintenant parle au candidat ou à la candidate. On doit ici poser une question bien importante : est-ce que **l'appel initial, dans la formation actuelle, conserve toute l'importance qu'il devrait avoir**? L'appel est-il vraiment considéré comme le premier temps du grand projet de vie, comme le noyau qui doit se développer et qui exige une attention continue **jusqu'à la fin de la vie**? Est-ce qu'on est toujours assez conscient que l'appel est toujours l'élément central qui doit se développer au cœur des «petits projets» que sont les étapes de la formation? Comment pourrait-il en être autrement? Dieu, qui a commencé le travail d'une manière si personnelle, en appelant personnellement chaque candidat ou

candidate, pourrait-il être remplacé par une structure, si excellente soit-elle? Ne fait-on pas fausse route en considérant que chaque «petit projet» de la formation conduit progressivement à la réalisation du «grand projet»?

L'appel, c'est le départ d'un projet de vie. Un projet personnel et qui reste toujours personnel. Quand on l'a entendu, il faut découvrir ce qu'il veut dire. L'entrée au noviciat ou au grand séminaire n'est qu'un premier pas. On peut, en faisant ce pas, avoir une connaissance bien sommaire du sens de son appel. Tout est encore vague. On ne peut en parler que bien gauchement. C'est un premier jaillissement prometteur. Mais on ne sait trop ce qu'il signifie ni qu'elle est sa richesse. Pourtant, pour le candidat, l'appel est assez fort pour créer en lui un dynamisme qui le dispose à tout quitter pour suivre cet appel que, selon lui, Dieu lui a fait entendre. Mais qu'est-il au juste cet appel? Le candidat sait qu'il porte en lui un trésor très mystérieux. D'où souvent le candidat se dit : «En entrant, soit au séminaire soit au noviciat, on va m'aider à trouver le moyen de mieux connaître mon appel». Et voilà que le candidat, en entrant, se trouve engagé dans une structure et, souvent hélas!, il croit que c'est dans cette structure qu'il doit mettre sa confiance et qu'il va, par elle, mieux connaître l'appel que le Seigneur lui a fait entendre. La structure devient pour lui le lieu de la parole de Dieu! Mais comment une structure, qui n'a rien de personnel, pourrait-elle être à la source d'une meilleure intelligence d'un appel qui s'est fait entendre d'une manière très personnelle au plus profond du cœur?

D'où vient la difficulté?

Elle vient, d'une part, du candidat. Celui-ci ne voit pas son appel comme le grand moment de sa vie, comme le point de départ de sa vie, et surtout comme une semence. Quand il est entré au noviciat ou au séminaire, il a répondu à l'appel : c'est chose faite! Il voit rarement son appel comme un «grand projet», comme le projet qui se développera pendant toute sa vie jusqu'à sa mort, le projet auquel il doit être fidèle et dont **il est le seul responsable**. Il est passif et il attend que le milieu de vie où il se trouve finisse par être inspirateur pour développer sa vocation. Par ailleurs, après quelque temps dans son nouveau milieu de vie, il sent que la structure dans laquelle il vit n'est pas parfaitement ajustée à ses exigences intérieures, il s'y sent un peu malheureux, un peu à l'étroit. Une telle expérience ne remet pas sa vocation en question, même s'il perçoit que quelque chose ne fonctionne pas très bien, que quelque chose en lui est un peu étouffé, que quelque chose ne se développe pas, qu'il ne trouve pas ce qu'il a désiré. Il porte un subtil mécontentement, mais, se dit-il, pour se consoler : «Ce n'est pas grave. Rien n'est parfait dans la vie!» On comprend que ce candidat, à la fois heureux et pas très heureux, vit souvent un vague vide qui ne le quitte pas jusqu'à la fin de sa formation : la structure l'a porté, il a compté sur la structure, mais **il ne savait pas** qu'elle n'était pas la vraie source, qu'elle n'était qu'une aide et que **LA VIE** aurait dû venir d'ailleurs.

La difficulté vient, d'autre part, du responsable de formation. Celui-ci, on le comprend, a insisté pour que le candidat soit fidèle à chaque «petit projet» de la formation. Que pouvait-il dire d'autre? C'est là le lieu de sa compétence, c'est là le lieu où il exerce un certain contrôle et c'est à partir de là qu'il aura à porter un jugement sur la capacité du candidat à passer soit au sacerdoce ou aux derniers vœux. Le formateur a-t-il été assez conscient qu'il fallait insister sur la fidélité à respecter les structures de la formation, mais que l'essentiel était ailleurs? C'est sur la fidélité à

l'appel fondateur et à son développement qu'il fallait insister. Il fallait bien mettre cela en évidence. Il fallait le dire! Mais est-il lui-même assez conscient que l'appel est toujours premier et que les structures de formation sont secondes?

L'appel. C'est une rencontre, un commencement de relation et de dialogue. C'est de la lumière, de l'éblouissement. La vie est touchée dans ses profondeurs. C'est une invitation, une chance donnée. C'est un tournant et une question : «Est-ce que je le prends ou est-ce que je ne le prends pas ce tournant?» Abraham a connu cette expérience et a pris le tournant, il a consenti à l'appel fait par Dieu : «Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai» (Gen 12, 1). Il a consenti à la rupture : «Abram partit, comme lui avait dit Yahvé» (Gen 12, 4). Moment précieux entre tous. C'est ce que saint Jean a bien saisi quand, se rappelant l'appel de sa jeunesse, il en rend compte, à la fin de sa vie, en indiquant le moment précis de son appel : «C'était environ la dixième heure» (Jn 1, 39). C'est comme s'il nous disait : «Je ne l'ai jamais oublié, ce moment, c'était tellement extraordinaire!». Pour lui, c'était le commencement d'un grand projet : la rencontre avec le Christ. Ce projet, commencé dans l'intimité avec Jésus, n'a jamais cessé de grandir, de se développer. Toute sa vie a tourné autour de la personne de Jésus. Le cheminement n'a jamais été facile, mais Jean a toujours été joyeux : «Tout ceci, nous vous l'écrivons pour que notre joie soit complète». (1Jn 1, 4)

Quand un(e) candidat(e) vient frapper à la porte du noviciat ou quand un candidat vient frapper à la porte du Séminaire, ceux-ci sont porteurs d'un appel, d'un projet. Ils sont fidèles à un rendez-vous qu'ils n'ont pas voulu manquer. Dans leur démarche, ils font confiance à ceux qu'ils considèrent comme les spécialistes de la relation avec Jésus. Dans une telle conjoncture, nous ne pouvons pas nous contenter de les faire entrer simplement dans une structure qui prendrait le relais de la personne de Jésus : ce serait une espèce de faux contrat, porteur de bien des frustrations, un monde où ils ne se sentiront jamais à l'aise. Il importe donc de nous soucier **d'abord** de donner suite à la rencontre avec la personne de Jésus afin de souder pour la vie le dialogue qui a commencé avec l'appel. C'est là le tournant où l'on manifeste qu'on a saisi ce qui est premier et ce qui est second.

Le véritable formateur, sans négliger les structures de formation, sait toujours que l'essentiel n'est pas dans les structures. C'est le formateur qui a la responsabilité d'animer, avec la grâce de Dieu, l'appel entendu par le candidat, en l'invitant à prendre un chemin très personnalisé. D'autre part, le candidat doit être conscient que c'est lui qui doit être actif : il s'agit de son projet de vie, à lui. Le formateur n'est pas celui qui commande et l'appelé, celui qui obéit. C'est le candidat qui prend en main sa propre vie. C'est lui qui a reçu l'appel et qui doit continuer de répondre à l'appel : il est le seul à pouvoir découvrir ce que Dieu veut de lui. C'est lui qui doit découvrir que le Christ mort et ressuscité est le cœur de sa vie. Le formateur doit l'aider à saisir que l'Eucharistie est le lieu privilégié de la rencontre quotidienne avec le Ressuscité. Le formateur n'impose rien : il éclaire la route, il encourage, il stimule dans les moments de détresse, il console, il signale les pièges, car il sait que le jeune «appelé» peut être tenté par bien des illusions! Son travail est fort délicat. Mais l'appelé seul demeure le grand responsable. Cela il le sait et il le sent. Personne n'a le droit d'intervenir dans son projet de vie, sauf Dieu qui a fait entendre l'appel et qui continue le dialogue commencé autrefois. Entre l'appelé et le Seigneur commencent à se tisser des liens profonds. Le Seigneur est l'enseignant et, l'appelé est l'enseigné (Jn. 6, 45). Le projet de vie prend corps,

tranquillement. Celui qui a reçu l'appel découvre que la Parole de Dieu est au centre de sa vie. Il apprend à la connaître, à l'aimer. Il découvre la pensée de Dieu et, avec la grâce de Dieu, elle devient sienne. Il s'attache à l'Église et à son Église particulière. Tout un monde grandit en lui. Tranquillement, l'appelé découvre comment il servira dans l'Église. Il sait que son travail apostolique c'est l'incarnation de son appel, sa manière de dire «oui» à Dieu dans tout son agir. Mais son travail apostolique n'est pas son projet, «son grand projet». C'est toujours le Christ qui est le centre et l'appelé garde toujours la liberté de passer à un autre travail apostolique si telle est la volonté du Seigneur.

Un tel «appelé» est un vivant. Il sait ce qu'il veut. C'est une personne éveillée! Il n'a pas le goût de se plaindre de la nourriture, ni des structures qui ne sont pas adaptées au temps présent. Il ne critique pas toujours, il n'est pas un mécontent. Il est occupé ailleurs. Son «grand projet» l'accapare. Ce qui l'intéresse, c'est de profiter le mieux possible de ce qui lui est donné, se disant qu'il pourra lui-même trouver ailleurs ce qu'on néglige de lui donner. Il est heureux, il est dynamique, il a trouvé la vie.

Son «grand projet» est centré : c'est Jésus-Christ. C'est lui le fondement! L'appelé repose sur le vrai fondement, il a la solidité du fondement (1Co 3, 10ss). Sa maison est construite sur le roc (Mt 7, 24-25). La tempête peut passer, il reste debout! Sa vie ne perd pas son sens parce que les gens ne pensent pas comme lui. Mais c'est lui qui donne du sens au monde, il est sel, il est lumière (Mt 5, 13-14). On n'est pas toujours d'accord avec lui, mais souvent on l'admire! Il est, au milieu du monde, porteur de vie. Il est profondément heureux, mais sa vie n'est pas facile. C'est un veilleur qui attend dans la foi et l'amour une autre réalité!

Conclusion

Est-ce que les noviciats et les grands séminaires sont capables de former ce genre «d'appelés»? Peut-être est-il encore trop tôt. Peut-être que nous ne sommes pas encore rendus là, ou pas encore prêts!

Avons-nous des formateurs qui pourraient en quelque sorte présider à un tel type de formation des «appelé(e)s»? De ce formateur, pouvons-nous risquer une brève description?

Aujourd'hui, tout chrétien est l'homme de son temps, de son milieu. Il ne peut s'empêcher d'être en communion avec la beauté du monde. Il est fasciné par cette beauté. Admiration à couper le souffle devant des découvertes si étonnantes: on ne pensait pas qu'on pouvait aller si loin! Grandeur de l'intelligence humaine! Grandeur des projets! Grandeur des réalisations qui nous rejoignent chaque jour et dont nous bénéficions! C'est un monde qu'on voit grand et plein de beauté. Le chrétien fait l'expérience que ce monde est le sien et cela lui donne joie! Il fait bien parti de ce monde et il n'a aucune envie de le quitter!

Ce chrétien d'aujourd'hui fait aussi une autre expérience : ce monde n'est pas un absolu. Dieu seul est l'absolu! Mais cette vérité, dans le climat actuel, n'est pas simple à gérer pour lui. Le chrétien n'est pas toujours sûr de la qualité de son option de foi. Il a souvent l'impression de servir Dieu et aussi le monde (Mt 6, 24). Il est divisé. Il est très sécularisé. Le monde l'a saisi, il s'y sent très attaché, il ne se sent pas encore totalement libre intérieurement. Mais il veut aussi servir Dieu.

C'est ce chrétien qui devient un jour formateur de futurs prêtres ou de toute personne qui désire se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Il doit passer lui-même par une profonde purification pour comprendre vraiment de quoi il s'agit : on lui demande, non pas de gérer seulement des structures, mais d'éclairer des personnes qui ont entendu un appel de Dieu, qui sont porteurs d'un grand projet et qui veulent y être fidèles toute leur vie. On ne demande pas à ces formateurs de ne plus aimer le monde dans lequel ils vivent, mais on leur demande quelque chose d'extrêmement difficile : que Dieu soit toujours premier et qu'ils comprennent ce que cela veut dire! On leur demande une grande liberté intérieure, une grande capacité de discernement, une grande sagesse, un grand souffle intérieur. Mais surtout, un grand attachement à la personne du Christ, un attachement au Christ qu'ils considèrent comme leur «grand projet»! On leur demande d'être à la fois des hommes et des femmes d'ici mais qui savent d'expérience que leur patrie est ailleurs! (Héb 11, 13-16)

Aujourd'hui, ne serait-il pas bon de pousser plus loin la réflexion sur le formateur et sur «l'appelé»?

André Charbonneau, S.J.
Centre Pedro-Arrupe
Port-au-Prince, Haïti

Abonnements
pour 2008

Haïti.....	200 gourdes
Caraïbes et Amérique du Nord.....	\$15 US
Amérique du Sud et Europe.....	\$20 US
Abonnement de soutien.....	400 gourdes

SVP Faire les chèques
à l'ordre de
La Compagnie de Jésus